

TYRANNICIDE

OV MORT DV TYRAN.

Contenant sa derniere declaration & deliberation tyrannique enuers les Catholiques de la France, & specialement sur ceux de la ville & fauxbourgs de Paris, si Dieu luy eut permis executer ses desseins miserables.

SECONDE EDITION,

La premiere n'a este diuulgee qu'aux amis de l'auteur



Ils se vendent

A PARIS,

Chez ANTHOINE DV BRVEIL, demeurant en la
ruë neufue nostre Dame vis à vis saincte Geneuiefue
des Ardens, à l'enseigne du Faucheur.

1589.

AVEC PERMISSION.

Extrait de la permission.

CE present discours intitulé *Le Tyrannicide ou mort du tyran* à esté veu & leu par Messieurs du Conseil de la sainte Vnion des Catholiques, lesquels ont permis à Anthoine du Brueil de le faire imprimer & mettre en vête, & est fait deffence à tous Libraires & Imprimeurs de l'imprimer ou faire Imprimer sur peine de cōfiscation & damende arbitraire, comme plus amplement est cōtenu à l'original par eux soubz signé.

3
AD AVTHOREM

tyrannicidij. G. D. L.

Carmen Elegiacum.



CArmine dùm gallo, galli, miranda, tyranni,
Pieridum dextro numine, fata canis,
Miror, ego, tam grata tuæ modulamina vocis,
Et populo, & superis, Thespiadumque choro!
Ferte ederas (inquã) doctæ sacra præmia frontis,
Et lauros, Vati, (numina sancta) precor.
Ferte ederas, laurósque precor, nam totus Apollo,
Diçtat ei numeros, Musaque tota fauet:
At mihi, sat fuerit, nemorosæ in vallibus idæ,
Quã, prædiues aquis, Sequana, flectit iter,
Et venerem, & puerû, versu, mulcere, volantem,
D I A N A Eque sequi, mollia castra meæ,
Sic, oculis captum, dominae, vincitumque capillis,
Blanda inuat Myrtus, lausque in amore mori:
At, tibi, laus ingens, ingentia funera, Vati,
'Ingenti, (ut par est) sit, cecinisse tuba,
Et si fortè tui, quæ, sit, tibi, cura, sodalis,
Fac, numeris, ut me, mitius, vrat Amor:
Dulcior, ille tuus fuerit mihi, Nectare, versus,
Pectoris, & flammæ, comprimet, ille, mei.
Sic, quæ, tota, suis, olim te cepit, ocellis,
Flammea, purpureas, porrigat illa, genas,
Et tibi mixta Rosis, miranti lilia, fas sit,
Oscula, per gratas accumulare moras.



LE TYRANNICIDE O V
MORT DV TYRAN.



ALARME estoit par tout, &
 les bourgeois soudars
 Couroiēt la picque au poing
 à l'entour des rampars,
 S'encourageants l'vn l'autre
 à deffendre l'Eglise,
 Leurs femmes, leurs enfans, & toute la frâ-
 chise,
 Dont le regne à iouy, depuis que ces grâds
 Roys
 Issus du sang d'Hector, gouvernēt les Frâ-
 çois.
 Quand Dieu qui lit és cœurs des Anges,
 & des hommes,
 Regit nos actiōs en la terre ou nous sōmes,
 Preuoit que ce Henry du sang Valefien
 Brassoit de mettre bas le mur Parisien,
 Afin d'executer avecques moins de peine
 Les horribles desseins dont son ame estoit
 pleine.

„ Rien n'est à Dieu caché, mais ce que l'homme fait

„ Sans le vouloir d'en haut ne peut sortir
effet.

Trois iours estoient passez qu'on auoit
pris Pontoise,

Et le chasteau voisin de la riuere d'Oise,

Qu'on oit que l'ennemy le pont S. Cloud
batoit,

Et nostre garnison qui braue resistoit,

Monstrant à l'heretic que toute sa furie

Ne luy dōnoit frayeur, n'aucune facherie.

Vn iour dura l'affaut avec vn grād effort,

En fin les assiegez pour n'auoir du renfort,

Plustost las que vaincus, la place deguerpi-
rent,

Et quelque temps apres les autres s'en fai-
sirent.

Henry lors du combat, estoit en vn cha-
steau,

Mille estranges desseins embrouilloiēt son
cerueau,

Ne respiroit que sang, que meurtre, & tou-
te iniure

Aucunefois pēsoit qu'elle peine plus dure

Pourroit de nos bourgeois la vie terminer,

Mais d'un grād desespoir il se fētoit gesner

Quand CHARLES DE LORRAINE entroit en
 sa memoire,
 Sachant combien ce Prince a remporté de
 gloire
 Sur les haineux de Dieu, & combien d'e-
 stendars,
 (Qui marchent tous sous luy) enrollent de
 soudars.
 Ainsi restoit pensif: quand nouvelle on
 luy porte
 Qu'on auoit pris du Pont & l'vne & l'autre
 porte,
 Soudain de grand plaisir le cœur luy tref-
 faillit,
 Et d'aïse la parole en sa bouche faillit,
 Puis à soy reuenu, les assistans regarde,
 Entamât tels propos d'vne façõ bragarde.
 Voyla bien commencé: Or fus mes bons
 amis,
 Faiçtes sortir effect ce que m'auetz promis
 Alors qu'en pleins estats, ie fis mourir ces
 Princes
 Qui troubloiët le repos de toutes mes pro-
 uinces,
 Et sous vn voile feint d'vne religion,
 Prouocquoient mes subiects à la rebel-
 lion,

Qui regne ce iourd'huy en mes plus belles
villes

„ Vn Royaume est gasté par des guerres
Ciuilles.

I'en pris vostre conseil, (combien qu'en
mon esprit

I'eusse vn pareil aduis depuis long temps
escriit.)

Vous me disiez souuent (si auez souuenan-
ce)

Que riē n'apaiserait les troubles de la Frãce
Que de se prendre aux Chefs, & que les
Chefs occis

Le trouble de l'estat seroit bien tost rassis.

Que le peuple craintif ayant au col la corde
A foule imploreroit nostre misericorde,

Et ceux que l'õ verroit au mal pl⁹ obstinez
Par le glauiue tranchant seroiēt exterminiez

Voyla les Chefs occis, & ne voyõs encore
Qu'aucun de ces mutins nostre clemence

implore,

Plustost comme Lyons (qui tant plus sont
pressez

Plus de rage & fureur on les voit herissez)
Ils sõt en leurs trãchés, & de façõ brauasche

Les vns la picque au poing, les autres vne
hasche,

Monstrent

Mōstrēt si peu d'effroy, qu'ē bataillō rāgés,
Chacun les iugeroit des hommes enragés.

Cela ne soit pas dict pour imprimer la
crainte

Es cœurs des bons soudars qui ne l'auroiēt
empreinte,

Vous estes cent contre vn, si estes aguerris,
Et outre auez affaire à des gens de Paris,
Qui ores qu'à les veoir soient fiers en con-
tenance

Vous verrez prédre fuite au premier coup
de lance.

Courage donc amys, chacū en son quartier
Ait les armes en main, la picque le piquier,
Le Cheualier sa lāce, & l'archer l'arquebuse
Affin d'escarmoucher d'vne subtile ruse
Ceux qui les plus hastez sortirōt pour nous
veoir

Je vous guerdonneray (si faictes le deuoir)
Premier de tous les biens de mes subiects
rebelles,

Aussi vo^r iouyrés des fēmes les plus belles,
Vous aurez les maisōs, les terres, les escus,
Et le pillage entier de ceux qu'aurez vein-
cus.

De moy ie ne veux rien, sinō prendre ven-
geance

Des hommes retirez de mon obeissance,
 Aux autres plus feaux ie ne demande rien,
 Je les ay par escrit, & m'ẽ souuiẽdray bien.

Sur tout, ie vous deffens me faire remõ-
 trance

Qu'il ne faut pas punir ses subiects par ou-
 trance,

J'ay le cõtraire aduis dẽs long tẽps estimẽ,
 „ Vn Prince doit tousiours estre plus craint
 qu'aymẽ,

„ Car on prend à mespris vn Prince debõ-
 naire,

„ Et d'vn qui se fait craindre on fait tout le
 contraire.

Voyla tout mon dessein : & ne m'allez
 prescher

Qu'vn Dieu qui regne en hault, peut mes
 suiets cacher

De l'õbre de ses mais, si bien que ma furie
 Ne leur pourroit porter aucune fascherie,
 J'ẽ croy ce que l'on veut, mais vous verrez
 au faict

Que le vouloir des ROIS doit fortir sõ effect

„ Les ROYS ne craignent point des grands
 Dieux le tonnerre,

„ Cõme ils sõnt dieux au Ciel, nous sõmes
 dieux en terre.

Ainsi parlant Henry la nuit vint s'appro-
cher,

Chacū deffous sa tante alors fallā coucher,
Si tost qu'au lendemain l'Aurore safrance
Eust la clerté du iour au Pole ramenee,
Le cāp se preparoit à nous donner l'assaut,
Le Suisse tout premier (à qui le cœur ne
faut)

Estoit prest d'enfoncer la forte baricade.

Les pionniers marcheoient pour faire l'ex-
planade

Et remuants la terre à besches & hoyaux
Dresser en nos tranchés vn passage aux
cheuaux

De nostre part estoit ce vaillāt Capitaine
Ce Mars plein de lauriers, ce CHARLES
DE LORRAINE

Qui donnoit ordre à tout, animant les
Soudars,

Laisant les moins hardis derriere les rem-
pars,

Les autres plus guerriers pouffant à l'escar-
mouche,

Faisoit aussi dresser des gros canōs la bou-
che

Encontre les coureurs, qui sans cesser ve-
noient

Descouuir nos tranchés, & puis s'en re-
tournoient

„ Tel estoit nostre estat. Or Dieu qui tout
dispose,

„ Et renuerse souuent ce que l'homme pro-
pose,

N'ayant mis en oubly tant de processions
Le ieufne, la priere, & les deuotions

De ces petits enfans, qui lors de la froidure
Faisoient de nos pechez la penitence dure,

Pourtât dess⁹ le dos (qui au reste estoit nu)
La haire, & le Cilice aux penitens cogneu,

Ce Dieu (disie) voulut assister à la France,
Aussi la deliurer de toute la souffrance,

Et des autres tourmêts, dõt Héry l'agitoit
Depuis qu'en vray Tyran le regne il gou-
uernoit.

Ainsi qu'il fit iadis au peuple Israelite

Alors qu'il le vangea du Prince Moabite,
Il suscite vn Sauueur, vn homme reuestu
Tant en corps, qu'en esprit des habits de
vertu:

C'estoit vn Iacobin, (qui bien que ieune
d'age) (ge.

Auoit vn malle cœur, & vn viellard coura-
Luy cognoissant l'hasard que les François
couroient,

D'autât que nôs autels en ruine s'en alloiēt
 Que la religion estoit quasi perdue,
 Qu'õ n'auroit ia la paix qu'õ auoit attēdue,
 De ces estats de Blois, où ce grād Cardinal
 Qui ne pouuoit trouuer au mōde son egal,
 Ou ce Prince Lorrain ce vaillant DUCDE

GUISE

Auoient esté tuez; sans que la foy promise
 Ny tout le droict des gens iadis tāt reueré,
 Mesmes qui fut d'Hēry si sainctemēt iuré,
 Eussent peu destourner la meschante en-
 treprise

Qui contre les Guisars en son amē estoit
 prise.

Ce frere aussi voyant les hasars, & peris,
 Ou nous allions tomber s'il entroit dans
 Paris,

Qu'on verroit abolir l'v̄sage de la Messe,
 Que desia p̄heretic en auoit la promesse,
 Plus auoit arresté s'il estoit triomphant
 D'espandre iusqu'au sang du plus petit en-
 fant,

Il songe à faire vn coup tout plein de har-
 dieffe,

Et deliurer ainsi la France de destresse.

Pource le Dieu d'enhaut il appelle à se-
 cours,

Se met en oraisõ, & ieusnè quelques iours,
 Vestit son noir habit dessus sa robe blâche,
 Puis il prent vn cousteau qu'il cache dans
 sa manche,

Ainsi partit le frere, & Dieu qui l'assistoit
 Le meine sans danget où le tyran estoit.
 Desle premier abord, il treuue cette excuse
 (Pour prendre vn vieil Renard il faut vser
 de ruse)

Qu'il estoit là venu affin que plus discret,
 Il peust porter au Roy quelque lettre en
 secret.

(Auant que de partir feignant le Politique
 Il festoit faict congnoistre aux amis d'he-
 rétique,
 Et sous vn beau semblât de s'entēdre avec
 eux

Il auoit sceu tirer vne Missiue ou deux)
 La troupe des mignõs à l'instât le regarde,
 Des mots de Courtisan tantost l'vn le
 brocardé

Orès de nostre estat on luy tiēt ces propos
 Quē les Parisiens n'estoiēt guere en repos
 Puisque bien empechés à garder les tran-
 chées

Ils laissoient par la nuit leurs maisons de-
 couchées,

Mais que le Roy qui porte à ce peuple a-
mitié,

Et prend de son trauail auffi grande pitié,
Les viendroit soulager, si tost que la nuict
brune

Feroit trotter la hault le coche de la Lune.
Plusieurs autres deuis au frere ils ont tenu;
En fin de par Henry quelqu'vn est suruenü
Qui le conduict en hault, où à son arriuee
Il voit des assassins la chambre enuirõnee.

Alors I A Q V E S C L E M E N T (car tel estoit
le nom

De cil qui mit à fin ceste œuure de renom)
Deux fois agenouillé luy fit la reuerence
Ses lettres presenta: elles portoient creâce,
Adonc Henry voulut sçauoir le contenu,
Sire (respond Clemēt) Il faut qu'il soit tenu
Secret à tout le monde, & pource ie vous
prie

De faire retirer la grande compagnie
Qui est icy presente, afin que sans danger
Ie die tout ce dont on m'a voulu charger.

Henry fait signe aux siens, & chacun se
retire

Le frere resta seul qui luy commēce à dire.

Sire sur le depart que i'ay faiçt de Paris,
I'ay de vos pl⁹ feaux quelques missiues pris,

Lés vnes auez veu , les autres i'ay cachees,
 Afin que les bourgeois qui gardent les trā-
 chees

Ne les vissent trouuer (si par occasion
 Ils fouilloient ces habits de ma religion)
 Mais ores que ie suis en entiere assurance,
 Le les vous veux bailler, & dire la creance
 Dont ceux-la m'ont chargé, si premier il
 vous plaist

De lire cest escrit où tout le secret est.

Henry prend le papier & le commence à
 lire,

Le Moyne resolu, de sa grand' manche tire
 Ce couteau qu'au partir avecque luy por-
 toit.

Et tout ainsi qu'Henry à lire s'amusoit
 L'en frappa si grand coup, que le couteau
 qui entre,

Luy fit vne ouuerture au droict du petit
 ventre:

De grand' douleur atteint adonc il s'escria,
 Sa garde y accourut, qui toute s'effraya,
 Voyant que ce couteau que tirer il essaye
 Faisoit d'vn sang meurtry rebouillonner
 la playe.

Alors de mille coups le Moyne est de-
 tranché,

Henry dedans son liēt fut doncemēt couché:

Mais lors que de Vesper la grand' Coche
attelee

Eust amené la nyict à la robbe estoillee,
De grosse fieure atteint en son liēt deçeda,
Son ost de gens armez sa mort ne retarda,

„ Pour monstrer que les gens, ny la ville
murce

„ Ne sauuent le meschant dont la peine est
iuree.

EPITAPHE DE HENRY III.

IADIS ROY DE FRANCE ET
de Pologne.

D'Vn Roy tres-valeureux il a tiré naissance,
Vne double couronne a couronné son chef,
Ores ses actions luy causent tel meschef,
Qu'il perd l'honneur des siens, sa vie, & sa puissance.

FIN.

